

Vadeboncoeur, Borduas et nous

Daniel D. Jacques

Number 79, Winter 2020

Pierre Vadeboncoeur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92267ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jacques, D. (2020). Vadeboncoeur, Borduas et nous. *L'Inconvénient*, (79), 25–31.

Vadeboncoeur, Borduas et nous

ESSAI Daniel D. Jacques

Nous ne leur aurons guère laissé pour passage de leur monde dans le nôtre et pour leur initiation que les jardins piégés de nos dépravations, de nos piteries philosophiques, de notre ridicule versatilité, et surtout, pas un enseignement spirituel qui tienne, pas de suprême objet de réunion et de ferveur, pas un essentiel message !
Nous ne leur aurons rien transmis non plus des causes de la sérénité des siècles.

Pierre Vadeboncoeur, *Les deux Royaumes*

On nous invite, à l'occasion de ce dossier consacré à Pierre Vadeboncoeur, à lui rendre hommage. Il est légitime alors de se demander, en débutant, ce que signifie « rendre hommage » à un tel personnage et, plus encore, de quoi et pourquoi il faut rendre hommage. Nous pourrions aisément répondre à la seconde de ces interrogations, mais la première nous renvoie à un examen de nous-mêmes plus difficile et, surtout, plus douloureux, bien au-delà du simple exercice d'admiration.

Que l'œuvre de Pierre Vadeboncoeur mérite d'être célébrée aujourd'hui, et plus encore lue, on ne saurait en douter, car il fut l'un des plus grands essayistes de son temps et plusieurs de ses critiques ont souligné la beauté et l'éloquence de son style. D'autres insisteront plutôt sur le courage de l'intel-

lectuel, voire du moraliste, qui s'est élevé, parfois seul, contre les opinions dominantes au sein de la société québécoise. Enfin, certains, dont je suis, auront été frappés par l'intégrité qu'il a montrée, notamment dans l'autocritique de lui-même et de sa génération. C'est pourquoi j'estime que la meilleure façon de lui rendre hommage est de rester fidèle à l'esprit critique qu'il a montré et encouragé chez autrui tout au long de sa vie d'écrivain, d'intellectuel et de militant. En guise d'hommage, je me propose donc de réfléchir à la responsabilité qui fut la sienne dans l'échec politique du Québec.

1. TÉMOIN DE L'ÉPOQUE

Pour ceux qui cherchent à comprendre le devenir récent de la société québécoise, la lecture des essais de Vade-

boncoeur demeure incontournable, car il fut un témoin privilégié de la Révolution tranquille, notamment de ses premières impulsions, ainsi que de ses suites, qu'il qualifia d'avortement parce qu'elles n'auront pas permis que s'accomplissent ses espérances, tant s'en faut. Mais ce qui m'intéresse davantage, c'est ce que nous pourrions appeler *l'écrivain-symptôme*, celui qui, par sa pensée et son écriture, a porté au monde, parfois inconsciemment, les contradictions de son temps. On peut résumer le parcours de Vadeboncoeur en affirmant qu'il fut un écrivain qui, bien qu'il ait obtenu maintes reconnaissances de ses pairs, d'importants succès littéraires et de nombreux prix, n'en fut pas moins à contre-courant de son époque ; davantage, il fut un écrivain de l'échec, comme tant d'autres avant lui dans la tradition littéraire canadienne-française et québécoise. Et l'échec dont il s'agit n'est pas celui de l'écrivain, moins celui du penseur, mais d'abord celui du citoyen rêvant d'indépendances, reflet précieux d'un échec partagé.

J'estime que l'une des tâches de l'intellectuel consiste à penser le présent, à tout le moins à tenter de le penser dans la considération la plus sincère de ce qui lui apparaît être la vérité. Nul doute, à cet égard, que Vadeboncoeur fut, en tant qu'intellectuel, un penseur accompli. Il a cherché, mieux que plusieurs de ses contemporains, à épouser, par l'esprit, le devenir de la société québécoise naissante ; tentant d'en saisir les origines et les motifs et, plus encore, d'en définir la promesse, c'est-à-dire la *mesure* selon laquelle ce destin commun aurait à être évalué. Or, pour lui et bien des jeunes gens de son âge, au tournant des années qui ont conduit à la Révolution tranquille, penser le présent signifia, d'abord et avant tout, réfléchir aux conditions de possibilité d'une authentique liberté, d'une liberté qui ne pouvait advenir sans une sortie préalable et nécessaire de l'orbite de la religiosité conservatrice qui dominait le Canada français. C'est dans l'horizon déployé par cette quête que cette œuvre littéraire a pris forme, et plus précisément encore a pris la forme de l'essai.

Rendre hommage à Vadeboncoeur en lui demeurant fidèle, un tel engagement me conduit à me demander : mais qu'est-ce donc que penser notre présent aujourd'hui ? En d'autres mots : quel est l'événement qui définit la ligne de visée de notre histoire présente et dont il s'agit de dévoiler le sens ? Sur ce point, ma conviction profonde est qu'il

nous appartient – peut-être n'est-ce plus là une exigence pour ceux qui me suivent – de penser l'échec du nationalisme québécois, c'est-à-dire, plus justement, l'inachèvement congénital de la nation en ce pays qui n'en est jamais devenu un. Pour ceux de ma génération, certains de ma génération, devrais-je dire, la tâche fut de comprendre pourquoi un peuple, en position de souveraineté, a refusé la liberté qui lui était alors offerte¹. C'est la question que j'ai cherché à m'approprier en tant qu'intellectuel, depuis à tout le moins le référendum de 1980, et sur laquelle l'œuvre de Vadeboncoeur jette un éclairage non seulement irremplaçable, mais plus encore révélateur.

2. LA RÉVOLUTION AVORTÉE

Si Vadeboncoeur fut, dans sa première jeunesse, un être passionnément porté par l'espérance d'une libération prochaine, il devint avec les années, avec l'accumulation des déceptions, si ce n'est entièrement désespéré de son époque, à tout le moins déçu du cours des affaires humaines dans cette nation résolument sans souveraineté. La révolution souhaitée s'est transformée, sous ses yeux, en une « révolution avortée », comme il le mentionnera par la suite. Lui, le mystique qui refusait de nommer l'objet sublime de son désir, fut le témoin du déclin général de la spiritualité chez ses contemporains, autrefois si mal attachés à la religion de leurs ancêtres. Celui aussi qui estimait que notre désengagement de la tradition, de la soumission têtue au passé, engendrerait un esprit plus vigoureux, plus critique, plus exigeant ; mais qui ne prévoyait sans doute pas que s'accomplirait bientôt un repli général des consciences sur le présent, un présent voué à la célébration de l'insignifiance, notamment dans le lieu qui devrait être la première demeure de l'esprit : l'école. Il fut aussi ce juste qui, malgré son activisme et celui de ses semblables par l'espérance, n'a pu que constater l'affaissement des solidarités et le bâillonnement des États-nations devant la toute-puissance d'une finance mondialisée. Enfin, en ce qui concerne notre sujet, il fut de ceux qui ont chanté la liberté politique à une nation épuisée par tous ses combats perdus, jugés autrefois incertains et depuis inutiles.

L'œuvre de Vadeboncoeur, du moins pour une part qui me semble essentielle, fut d'abord une célébration, la célébration d'une indépendance que l'on espérait prochaine ; une indépendance politique qui ouvrirait la

voie à toutes les indépendances possibles. Elle fut aussi, cette même œuvre, sur son autre versant, la dénonciation tout autant passionnée d'un enfermement progressif, si ce n'est choisi consciemment, à tout le moins accepté souverainement. Or, la question qui s'impose à nous, à la lecture des essais qu'il nous a laissés, est de savoir si toute cette espérance, que partageaient tant de ses contemporains, savants, intellectuels et poètes, ne contenait pas, dans la disposition de la volonté qu'elle nourrissait, les germes mêmes de la défaite. Tel serait le paradoxe d'une œuvre dans laquelle se reflètent les contradictions de l'époque.

Depuis le référendum de 1980 tenu sous la gouverne de René Lévesque, nombreux sont ceux qui ont essayé de déchiffrer la signification de cet événement, ou plutôt de ce non-événement qu'a représenté la décision du peuple de ne pas advenir en tant que nation politique. Cette réflexion paraissait d'autant plus nécessaire que l'événement semblait rompre l'élan libérateur amorcé durant la Révolution tranquille et engager une liquidation inattendue des espérances formulées depuis cette époque. L'indépendance eût été un acte politique au sens propre, non pas de la politique telle qu'on la pratiquait depuis toujours, d'élection en election, de Laurier à Bourassa en passant par Duplessis, mais bien davantage de celle qui consiste à fonder un État et à rendre possible une autre histoire pour l'ensemble des citoyens concernés. C'est ce type d'événement fondateur qui ne s'est jamais produit dans l'histoire des Canadiens français que nous sommes demeurés après 1980, et plus encore depuis 1995.

Plusieurs ont cherché l'origine de cet échec dans notre histoire et y ont trouvé comme cause le colonialisme². Cette hypothèse quant à notre bipartition atavique contient une part de vérité, car on ne saurait douter que les maîtres d'autrefois ont cherché consciemment à diviser les esprits et les cœurs afin de mieux dominer. D'autres souligneront qu'il nous fallait devenir modernes, à tout le moins plus modernes, à l'encontre du passé, instaurant ainsi une césure dans les mémoires qui rendit le projet de souveraineté moins lisible, plus incertain. D'autres enfin, plus superficiels, n'y ont vu que la conséquence imprévue de notre souci de bien-être et de notre insécurité économique ; ceux-là, depuis, n'ont cessé de chercher à conforter le peuple à coup de petits projets de société.

Pour ma part, j'ai suivi un autre chemin pour rendre compte de la même réalité. Il m'a semblé, et la chose s'impose toujours à mon esprit, que nous n'avons pas réussi à faire du pays rêvé, du pays espéré, une véritable nation, une nation proprement politique, parce que nous ne sommes pas parvenus à penser cette révolution, c'est-à-dire, plus justement encore, à penser « le politique³ ». Davantage, cette difficulté à penser le politique, sous la forme qui s'offre à nous, constitue un héritage persistant de notre passé catholique, alors que l'Église canadienne-française nous tenait lieu d'institution nationale par défaut. On répondra sans doute qu'il y eut au Canada français et qu'il existe au Québec une réflexion considérable, importante même, sur notre condition politique, comme en témoigne le nombre d'articles scientifiques, d'essais et de livres consacrés à ce sujet. Qu'est-ce alors que cette incapacité présumée à penser le politique ?

Pour la comprendre, il importe de distinguer les deux fonctions de l'activité politique : d'une part, fonder et conserver le corps social, si nécessaire avec ou contre les autres États, c'est le domaine spécifique *du* politique ; et de l'autre, ordonner au jour le jour les intérêts concurrents des citoyens de la manière jugée la plus juste, c'est l'espace de *la* politique. Si nous avons abondamment discoursé sur les enjeux de la politique, nous n'avons pas réfléchi avec la même pénétration à la fonction « instituante » du politique. D'ailleurs, si le Parti québécois n'a pas réussi à « faire la souveraineté », comme on dit ici, c'est parce qu'il a cherché à réaliser un objectif relevant du politique – fonder un État, soit un acte révolutionnaire – avec les moyens usuels de la politique provinciale, c'est-à-dire ceux du « bon gouvernement ».

3. VADEBONCOEUR, BORDUAS ET NOUS

Si Vadeboncoeur est pour nous l'écrivain-symptôme par excellence, c'est parce que la lecture de son œuvre ouvre la voie à une explication de l'événement qui caractérise notre époque : l'échec de la souveraineté, et elle offre des éléments de réponse à la question qui nous tourmente, celle des motifs de notre refus de la liberté politique. J'estime, en effet, que la lecture de ses écrits nous ramène à l'origine de notre difficulté à penser le politique, à ce nœud de la conscience commune que nous n'avons pas su dénouer depuis.

Dans ce qu'on a appelé le Canada français, la religion s'est liée de manière singu-

lière à la politique. Elle en a fait son *instrument* en vue d'assurer la « survivance » de la nation, sa persévérance opiniâtre dans l'histoire, donnant ainsi naissance à un nationalisme viscéralement conservateur. Voilà qui est bien connu, trop bien connu peut-être, si bien que cette manière singulière de faire de la politique s'est perpétuée, sans qu'on s'en rende bien compte, au-delà de la rupture symbolique instaurée par la Révolution tranquille, et demeure tout aussi effective sous le bruit des revendications nouvelles. La politique a dès lors été mise au service de la culture, comme elle le fut autrefois de la religion. Et par la suite, au moment où on a délaissé les chansons de Vigneault et les poèmes de Godin, une fois la grande vague de nos espérances retombée, les derniers de nos nationalistes, les neurasthéniques de la dernière heure, ont asservi notre politique aux exigences de l'économie. Ce fut, on l'aura compris, la phase terminale de notre nouveau nationalisme, sa phase exsangue. Si bien qu'en ce pays qui n'en est pas un, jamais, ou si peu, les élites n'ont envisagé l'indépendance politique non pas comme un moyen, mais comme une fin, comme un bien supérieur susceptible de conduire à d'autres biens, en tant qu'événement fondateur d'une civilité possible. Ni Aquin, ni Miron, ni Dumont, ni même Vadeboncoeur n'ont réussi à défaire ce nœud de l'esprit ; tous sont demeurés prisonniers d'une *conception instrumentale du politique* qui les a empêchés d'en saisir la fonction fondatrice⁴.

Pour comprendre ce qui est envisagé dans les remarques précédentes, il faut revenir au début, non pas là où s'est noué le premier nœud, mais bien au moment de notre histoire où celui-ci a acquis une autre configuration, plus en accord avec les temps nouveaux de l'après-guerre, plus moderne, en somme. Soit les dernières années du régime Duplessis, celles de la fondation de *Cité libre* et surtout de la publication du *Refus global*. Vadeboncoeur, critique acerbe de Duplessis, membre actif de *Cité libre*, fut prophète à sa façon de la libération promise dans le *Refus global*, avant de devenir plus tard, bien plus tard, un critique tout aussi acerbe d'un Québec devenu moderne. Dans ce que certains considèrent comme son testament spirituel, *L'humanité*

improvisée, il écrira ceci : « Je n'ai plus que faire du Refus global. C'est que notre époque entière est maintenant de refus global⁵. » Toutefois, si l'essayiste a alors pris ses distances avec les célébrations tapageuses de cet événement fondateur du Québec moderne, il est demeuré, jusqu'à la fin, un fidèle admirateur de Paul-Émile Borduas, son maître à penser et l'auteur du manifeste en question. C'est dans l'admiration persistante de l'un et le refus tardif de l'autre que transparait une part essentielle de l'ambivalence initiale de l'auteur de *La ligne du risque*.

À l'époque où Vadeboncoeur rédige cet essai marquant sur la culture paru en 1962, Borduas n'est pas encore devenu le personnage historique que nous connaissons et qui sera célébré par de nombreux premiers ministres comme le fondateur du Québec moderne, notamment à l'occasion des commémorations périodiques du *Refus global*. Vadeboncoeur contribuera puissamment à établir ce qu'on pourrait appeler le « mythe Borduas », puisqu'il s'est agi d'une véritable sacralisation de l'individu, comme en témoigne l'extrait suivant : « Le Canada français moderne commence avec lui. Il nous a donné un enseignement capital qui nous manquait. Il a délié en nous la liberté⁶. » Par la rupture qu'opérait l'artiste et auteur du manifeste, c'est l'histoire des Canadiens français qui se trouvait scindée en deux : ceux qui restaient fidèles au conservatisme moral et politique étaient qualifiés d'antimodernes ; tandis que ceux qui s'en détacheront, suivant en cela les enseignements de Borduas, deviendront les modernes.

Si Borduas fut le maître à penser de Vadeboncoeur, le modèle recherché pour provoquer une authentique libération de l'esprit, c'est qu'il fut le premier à creuser une « brèche » dans l'espace mental des Canadiens français, une ouverture sur un monde d'idées et de sentiments inconnus jusque-là, voire interdits sous le magistère, par trop politique, assumé par l'Église catholique à la suite de l'échec de la Rébellion. Depuis cette défaite, comme le mentionne Vadeboncoeur, nous avons été incapables de « Grande politique », celle-ci étant devenue « extérieure à nous-mêmes⁷ ». La célébration de Borduas s'accomplira sur fond d'une critique sans reste de l'enfermement moral, intellectuel

et politique, voire spirituel, du Canada français. Une part considérable de l'œuvre critique de Vadeboncoeur consistera à faire « l'inventaire de notre insignifiance », de ce peuple « inventeur de rien » et figé sur lui-même en marge de l'histoire du monde. Cette critique, devenue par la suite canonique, est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en rappeler tous les éléments.

Si l'auteur de *La ligne du risque* peint un portrait aussi sombre du Canada français, c'est parce qu'il a en tête un modèle pour ainsi dire lumineux par l'attrait qu'il exerce sur sa pensée : la civilisation européenne. C'est à l'aune de cette civilisation, qui a su générer de grands esprits et de grandes personnalités, qu'il juge de notre passivité, de notre inertie, de nos impuissances. Le Canada français se caractérise, à ses yeux, par l'absence d'individualité chez les artistes, les intellectuels, les politiques et les religieux, bref toutes les élites du temps. Or, insiste-t-il, « la vie de l'esprit nécessite des exemples », il lui faut des modèles pour s'épanouir, des figures remarquables pour se déployer. C'est précisément ce que Borduas a su offrir à ce Canada français sur le point de se métamorphoser, sous l'effet de l'impulsion créatrice qu'il a amorcée, en un autre lieu politique : le Québec.

La quête de Vadeboncoeur, à cette époque, et même tout au long de son existence, fut donc d'abord et avant tout une recherche de vérité, un désir d'esprit identifié comme pure liberté. Dans ce fabuleux exercice de reconstruction de soi, à l'encontre du passé, l'art, en premier lieu celui de Borduas, a servi de modèle pour la pensée en général, pour la pensée religieuse, en quête d'un Dieu à jamais inaccessible, toujours insaisissable ; et pour la pensée politique, dans ce pays immobile qui s'est formé aux marges du pouvoir et qui aspire désormais à la liberté. « On ne saurait dire assez, écrit alors Vadeboncoeur, combien la vérité des œuvres d'art nous fixe un modèle⁸. »

C'est ainsi que l'art pictural de Borduas, « l'automatisme pictural », un art de la rupture, du geste, de la spontanéité créatrice, un art qui se fait à l'écart du laborieux travail de la raison, deviendra le modèle de la politique à établir pour l'avenir de la nation⁹. Il est bien connu

que Vadeboncoeur ne prônait pas, au départ tout au moins, ce qu'il appelait alors le « séparatisme », ce nationalisme lui semblant alors trop apparenté au patriotisme et au traditionalisme d'autrefois. Il lui faudra un certain temps pour reconnaître dans le nationalisme nouveau, un nationalisme tourné vers l'avenir, foncièrement progressiste, l'expression de l'esprit créateur engendré par le geste fondateur de Borduas. Ce fut, selon lui, la revue *Parti pris* qui assumait cet héritage en adoptant une politique plus radicale et mieux adaptée aux tâches qu'imposait l'époque. Ces révolutionnaires, mentionne-t-il, « ne font pas simplement une politique : tout leur être se consacre à une œuvre qu'ils ne connaîtront pas avant de l'avoir dégagée¹⁰ » ; ils prolongent ainsi la démarche automatiste par leur militantisme. Et bien que le destin de ce nationalisme, centré non plus sur la défense des acquis de l'Église et de la tradition, mais sur la promotion de la langue et de la culture québécoises, demeure alors incertain, il n'en reconnaît pas moins la trace imprévue de l'œuvre du maître : « Il a eu un maître, dont tout le mouvement actuel pourrait relever. C'est Paul-Émile Borduas¹¹. »

4. LA MÉPRISE

Ce que dissimule cependant toute cette admiration pour Borduas et son œuvre, toute cette transmutation de l'art en politique, c'est le fait insigne que Borduas fut, en art comme dans la vie, d'abord et avant tout une forte individualité, voire un individualiste délibéré qui puisa une part de son inspiration dans le mouvement surréaliste et les avant-gardes parisiennes, lesquels, comme on le sait aujourd'hui, n'ont pas été particulièrement clairvoyants dans l'appréciation de la réalité politique. Dans le *Refus global*, la liberté que célèbre Borduas est d'abord celle de l'individu créateur, de son art, de sa vie, et, en tant qu'humaniste, celle d'une humanité libérée des pesanteurs du politique¹². Or, un tel individualisme ne peut que nourrir une représentation instrumentale de la politique. C'est sur cette base, ce fondement individualiste, que s'est opérée la transfiguration de notre nationalisme et que s'est accomplie ensuite, par Vadeboncoeur et d'autres, la mise en tutelle du politique sous

l'autorité non plus de la religion, comme autrefois, mais bien de la culture ; d'une culture dite « globale » et rendue manifeste par les artistes, ambassadeurs désignés de nos futures indépendances.

Je crois, pour ma part, que cette façon d'envisager le politique sous l'autorité de l'Art et de la Culture est précisément ce qui nous a empêchés de le penser et d'en concevoir clairement, par la force de la raison, la fonction proprement fondatrice. Qu'est-ce à dire, encore une fois ? Si la politique peut témoigner de la culture, en être une manifestation privilégiée, il convient en revanche de reconnaître que le politique constitue l'espace où se déploie la possibilité de la culture. Le politique, tel que je le conçois aujourd'hui, après l'échec de nos référendums et le déclin conséquent du nationalisme chez les francophones du Québec, n'est pas que l'instrument de la culture, son « expression », comme chez Miron, Aquin, Vadeboncoeur et les autres ; plus encore, il ne tient pas son modèle de l'art¹³. C'est plutôt par le politique, par la fondation de la Cité, d'un territoire partagé sous la loi commune, qu'adviennent à l'histoire la culture et l'art, c'est-à-dire une part essentielle de la vie de l'esprit, ce que démontre amplement l'exemple européen, si cher à Vadeboncoeur.

C'est dans l'espace de civilité qu'engendre l'établissement du bon régime politique que les meilleurs d'entre nous parviennent à devenir ces individualités authentiques que Vadeboncoeur désespérait de retrouver dans notre société. La méprise, car c'est bien d'une méprise qu'il s'agit, celle de choisir l'art pour modèle du politique, et celle qui en découle de ne penser le politique qu'à l'horizon de la culture, quand bien même il s'agirait d'une culture globale, cette équivoque se trouve à l'origine de notre incapacité à penser le politique pour lui-même et de l'impuissance d'action qui en a résulté. C'est ainsi qu'en ce pays qui n'en est pas devenu un, le politique est demeuré un objet de pensée « impensé », bien longtemps après que Borduas nous eut libérés du carcan imposé par l'Église catholique.

CONCLUSION : LA RESPONSABILITÉ DEVANT L'HISTOIRE

Bien sûr, un homme, un écrivain ou une œuvre ne saurait être tenu responsable de l'échec de la collectivité tout entière. Et de fait, la plupart du temps, nous avançons dans l'histoire sans savoir l'histoire que nous faisons. Outre ses qualités littéraires remarquables, l'œuvre de Pierre Vadeboncoeur m'intéresse d'abord parce qu'elle témoigne des contradictions de son époque, qui sont encore en partie les nôtres. Je ne sais pas si notre compréhension de la politique a évolué autant qu'on aimerait le croire, étant donné l'état de dispersion de notre Cité. Pierre Vadeboncoeur, comme tant d'autres parmi ses contemporains, a contribué, sans le savoir, à confondre en une même matière l'esprit de révolte, la soif d'une spiritualité renouvelée, le désir d'un savoir « inachevable », la nostalgie des solidarités perdues et l'utopie d'une nation enfin délivrée de son passé colonial. Quoi qu'il en soit, en ce qui nous concerne, il demeure que tous ces rêves amalgamés n'ont pas conduit le pays espéré à devenir un pays réel.

Je ne sais pas dans quelle mesure Vadeboncoeur était conscient, au terme de son parcours d'écrivain et de penseur, des contradictions que comportait son œuvre, mais je sais qu'il a toujours tenté, avec une inflexible rigueur, d'être honnête avec lui-même et avec les siens. J'en prends pour preuve le remarquable témoignage de probité morale et intellectuelle que constitue *Les deux Royaumes*. Il évoque, dans ces pages inspirées qui lui ont valu bien des critiques, « le dégoût » que lui inspira alors le spectacle de la liberté dévoyée ; ce qu'il estima être une trahison de l'esprit qui animait Borduas : « La liberté, conclut-il gravement, avait trahi, contre mon attente, en ce qu'elle n'avait pas fait retour au désir de l'esprit. C'était sa seule erreur, mais elle était capitale¹⁴. »

Dans le passage que j'ai mis en exergue au début de cet essai, Vadeboncoeur fait preuve d'une effroyable lucidité et adresse une violente diatribe à ses contemporains, ceux qui ont espéré avec lui la réalisation des mêmes rêves ; et brandit un *nous* accusateur duquel il ne s'exclut certainement pas. « Nous », déclare-t-il, qui n'avons su donner aux gé-

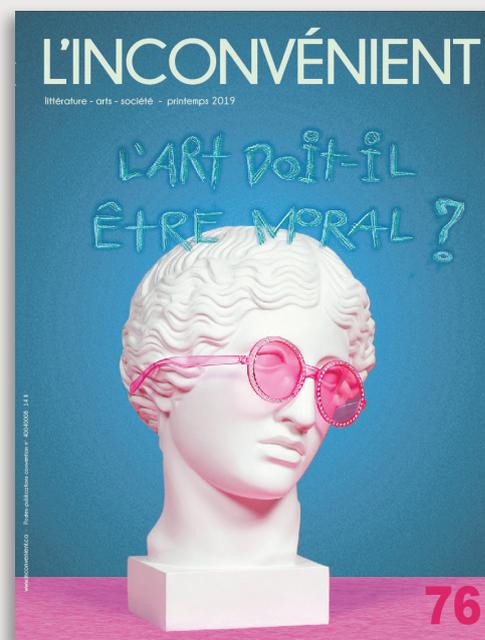
nérations suivantes un « suprême objet de réunion et de ferveur ». La plus grande tragédie, hormis celle que décrivent ses essais, celle d'un monde avalé par l'insignifiance et la finance, est la tragédie d'un homme qui, à l'encontre de ses intentions premières, a contribué à faire advenir un monde qu'il a abhorré ensuite. En un certain sens, cet échec participe de la grandeur du personnage qui a tenté, bien plus que nombre de ses contemporains, de rester fidèle à l'esprit de vérité, même au milieu de ses errances et des nôtres. ■

1. Je dis bien *certain*s, car il en est plusieurs pour qui cet « échec » fut une victoire. Mais même à ceux-là – heureux de ce résultat malheureux – il appartient de comprendre ce qui nous a conduits comme peuple à un tel choix.
2. Yvan Lamonde, *Un coin dans la mémoire. L'hiver de notre mécontentement*, Leméac, 2017.
3. Sur ce sujet, je me permets de renvoyer le lecteur à mon ouvrage *La fatigue politique du Québec français*, Boréal, 2008, notamment au chapitre 4.
4. En ce qui concerne Aquin et Miron, voir les remarques de Lamonde à ce propos, *op. cit.*, p. 46 et 79.
5. Pierre Vadeboncoeur, *L'humanité improvisée*, Bellarmin, 2000, p. 89.
6. Pierre Vadeboncoeur, *La ligne du risque*, Bibliothèque québécoise, 2010 [1963], p. 55.
7. Pierre Vadeboncoeur, *La dernière heure et la première*, L'Hexagone, 1970, p. 8.
8. Pierre Vadeboncoeur, *La ligne du risque*, p. 182.
9. Dans un article sur le sujet, duquel je m'inspire librement, Yvan Lamonde a montré comment il s'agissait alors de transposer la sensibilité automatisée pour en faire une sensibilité politique nouvelle. « Est-on quitte envers le passé ? Borduas, Vadeboncoeur et le dénouement de "notre maître, le passé" », *Les Cahiers des dix*, n° 60, 2006, p. 227.
10. Pierre Vadeboncoeur, *La ligne du risque*, p. 228 (je souligne).
11. *Ibid.*, p. 54.
12. Lamonde fait remarquer que l'individu représente pour Borduas le critère ultime de positionnement de soi. « Est-on quitte envers le passé ? Borduas, Vadeboncoeur et le dénouement de "notre maître, le passé" », p. 218.
13. Le passage suivant, parmi d'autres, suffit à montrer ce dont il est question : « Une culture qui ne trouve pas encore [...] et ne trouvera qu'à la faveur de l'effort national total que nous souhaitons, le moyen non plus seulement de se conserver mais de se reproduire », *La ligne du risque*, p. 60 (je souligne).
14. Pierre Vadeboncoeur, *Les deux Royaumes*, L'Hexagone, 1978, p. 32.

Daniel D. Jacques enseigne la philosophie au cégep Garneau à Québec. Il a publié six essais aux éditions du Boréal, dont les titres suivants : *La mesure de l'homme* (2012), *La fatigue politique du Québec français* (2008) et *Nationalité et modernité* (1998).

L'art doit-il être moral ?

numéro 76



Il vous manque d'autres numéros ?
Commandez-les en ligne !

- no 78 Ruses et raisons de l'autodérision
- no 77 Grandeur et misère de l'université
- no 76 L'art doit-il être moral ?
- no 75 Le néoconformisme
- no 74 Révolution sexuelle, prise 2 ?
- no 73 Ducharme sans Ducharme
- no 72 La querelle de la laïcité
- no 71 Les nouveaux romanciers mexicains
- no 70 Faudra-t-il toujours lutter pour le français ?
- no 69 Le fantasme de la survie
- no 68 Du populisme
- no 67 La société sans douleur
- no 66 À quoi sert la fiction ?
- no 65 La gauche et la droite
- no 64 L'amitié au temps de Facebook
- no 63 L'Amérique et nous
- no 62 La tyrannie de la rumeur
- no 61 Islam, islamisme, islamophobie
- no 60 Avons-nous peur du pouvoir ?
- no 59 Le marché des rituels
- no 58 L'âge d'or des séries télé
- no 57 Les embarras de l'identité
- no 56 Où va la littérature québécoise ?